

MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle



D I S C O U R S

D'UN

NEGRE MARRON,

Qui a été repris, & qui va subir le dernier supplice.

HOMMES à la peau blanche, hommes atroces ; vous qui prenez le nom de mes Maîtres ; vous vous que je ne pourrois sans honte appeller mes égaux, vous allez me tuer ; tuez-moi. J'ai commis un grand crime à vos yeux : j'ai rompu mes chaînes, j'ai emmené cinq cens de mes camarades. J'en pouvois commettre un crime, oui, un crimé celui-là, & vous ne m'en auriez pas puni. Au lieu de conseiller la fuite, si j'eusse laissé agir mes compagnons, vous étiez tous égorgés, tous brûlés dans vos habitations, la même nuit, à la même heure.. Je ne l'ai pas voulu. La Religion que vous m'avez fait connoître, & que vos mœurs n'ont pu me faire haïr, me le défendoit. Je ne l'ai pas voulu. Tuez-moi. Délivrez-moi de mes deux plus

A

grands tourmens, de votre vue & de l'esclavage; mais avant de me tuer, écoutez mes dernieres paroles.

Et vous, compagnons d'infortune, vous qu'on entraîne ici pour que mon supplice vous serve d'exemple; écoutez *Agathon*, écoutez votre frere, votre ami. C'est pour vous plus que pour moi que je parle. Vous restez dans l'esclavage, & j'en sors. Cet échaffaud que je baise est le seuil de la liberté. Ecoutez-moi tous.

L'Etre Suprême, en me créant homme, me créa libre. L'indépendance fut le premier, le plus précieux de ses dons. Comment l'ai-je perdu? Blancs, c'est vous que j'interroge.

Un brigand attaquoit la vie & la possession de mon pere, j'ai défendu sa vie & notre cabane. J'ai succombé. Ce brigand m'a troqué contre une liqueur enivrante. Un pareil trafic a-t-il pu me dégrader? Cette liqueur peut bien empoisonner la raison des hommes qui l'avalent; mais peut-elle changer le sort d'un homme qui l'a toujours éloignée de ses levres comme le mensonge?

Voilà, hommes atroces, votre droit sur moi, droit abominable; rien ne pouvoit vous l'acquérir. Mon pere en avoit des droits sur moi; il pouvoit me punir si j'eusse été rebelle; mais le droit de me vendre étoit excepté de tous ses droits. Moi-même l'aurais-je eu? J'étois maître d'exposer ma vie, mais ma liberté n'étoit pas en ma disposition. Ce que vous n'auriez pu acheter ni de mon

pere, ni de moi, croyez-vous l'avoir acquis d'un voleur ?

Ces montres que vous portez dans vos poches sont à vous. L'ouvrier vous les a cédées pour de l'argent. Il le pouvoit. Mais si, au lieu du ressort de fer qui les fait aller, une ame leur donnoit le mouvement, l'ouvrier n'aurait pas eu le droit de les vendre. Et vous m'avez acheté, moi ! Moi, animé du souffle de la Divinité ! En m'achetant, vous avez cru m'ôter la dignité d'homme ! Vous m'avez courbé parmi vos bêtes de charge ! Et encore . . . m'avez - vous traité comme vous les traitez ?

Quand la ruse & l'adresse ont fait tomber un cheval sauvage dans vos filets, vous l'apriivoisez avant de le dompter. Ce n'est que par degrés que vous l'accoutumez à la servitude. Vous le caressez en lui donnant le mors. Les premiers fardeaux sont légers, le repos suit la fatigue, les alimens réparent ses forces. Est-ce ainsi que vous avez agi avec moi ? Est-ce ainsi que vous traitez ces malheureux qui m'écoutent ?

Mais vous n'aviez pas besoin de m'apriivoiser ; je vous chériffois avant de vous connoître ; je vous regardois comme des Divinités bienfaisantes : je béniffois l'instant qui me donnoit à vous. Ces sentimens, je les inspirois à mes compagnons. Malheureux amis ! je vous ai trompés ; je vous en demande pardon : je vous ai trompés, parce que j'étois dans l'erreur.

Et toi, vénérable vieillard, toi que je regrette encore en mourant, toi de qui la mémoire m'est aussi chère que celle de mon père : je te pardonne de m'avoir fait chérir les hommes de ton espèce. J'ai cru que tous les Blancs étoient bons comme toi. Jetté sur nos bords par le naufrage & la tempête, lorsque je t'eus conduit dans notre cabane, avec quelle reconnoissance tu recevois mes services ! Avec quelle amitié tu m'apprenois tout ce qu'on apprend dans ton pays ! Je sentois mon ame s'aggrandir en t'écoutant, tu me donnois une nouvelle vie ; eh ! pouvois-je ne pas chérir tous les Blancs ? Pendant la chaleur du jour, lorsque j'avois porté mon père à l'ombre de nos cocco-tiers, je t'y portois auprès de lui. Je cueillois, j'ouvrois pour vous deux leur fruit rafraîchissant. Alors tu élevois ma pensée jusqu'à l'Être qui a dit aux arbres, *produisez pour les humains.*

Je les regardois ces humains comme une grande famille ; je la croyois gouvernée par un père commun qui chérit tous ses enfans . . . Quelle famille, grand Dieu ! Tyrannie, férocité, avarice d'un côté ; patience, esclavage de l'autre ; voilà le partage.

Combien de temps il m'a fallu pour me guérir de la folie d'aimer les Blancs ! Que de meurtrifures j'ai souffertes avant de vous haïr ! A chaque supplice, je me jugeois coupable ; je ne voulois pas vous croire injustes. Vous y êtes pourtant parvenus à vous faire détester par moi. Eh ! pouvois-

je toujours l'étouffer mon exécration ? Rappellez-vous vos dernières cruautés.

A côté de ma loge , je voyois une esclave épuisée par le travail & la faim , offrir à son fils décharné une mammelle flétrie & desséchée. Au lieu du lait qu'il cherche , je vois l'enfant sucir de grosses larmes qui roulent sur le sein de sa mere. Je partage avec elle ma nourriture ; je differe ma tâche pour la sienne. La voilà dans la foule , cette malheureuse. Regardez. C'est cette femme éplorée qui soulève un enfant.

Cette action , dont mon cœur m'a si bien payé , dont le Souverain Juge me récompensera ; comment l'avez-vous payée , vous ? (Bourreau , délie mes bras , je ne pourrai fuir , mes jambes sont garrottées ; délie mes bras). (*Agathon découvre ses epaules*). La voilà , la voilà écrite sur mon dos , la récompense de mon humanité.

Je n'ose découvrir toutes les traces de votre barbarie. Quand mon cadavre sera exposé nud à tous les regards ; Noirs , venez-y contempler , si vous en avez le courage , la férocité de vos Maîtres & les traitemens que vous devez attendre. Et vous , Blancs , venez-y admirer en souriant les raffinemens de votre cruauté. Vous y verrez des incisions que j'ai endurées pour avoir refusé l'accouplement que vous me proposiez sous le nom de mariage. Vous me le proposeriez encore , vous mettriez ma vie à ce prix , je le refuserois ; je le refuserois toujours.

Quand un voleur me fit captif , j'étois prêt à donner

ma foi. Mon pere alloit m'unir à ma tendre *Zima* : elle avoit reçu mes présens, sa mere m'avoit donné des zagayes (*flèches*) : les joueurs de flûtes avoient accordé leurs instrumens : les garçons & les filles avoient répété en dansant la chanson nuptiale ; le bonheur... Cruel souvenir, devois-tu dans ce moment?... Non, tu n'amoliras point mon courage. Blancs, que n'étiez-vous humains ! J'aurois pu... Mais pourquoi unir mon esclavage à l'esclavage d'une compagne ? Pour donner plus de prise sur mon ame à votre barbarie ? Devois je doubler une existence que vous me forciez de maudire ? Toutes les parties de mon corps étoient en votre pouvoir. Vos fouets & votre fer me l'ont fait sentir. J'avois de la constance assez pour endurer vos tortures. Je l'aurois perdue, si je m'étois vu déchirer dans la plus sensible portion de moi-même, dans ma femme... Et mes enfans... Quel mot ai-je prononcé ? Mes enfans !... Mes enfans ! Un esclave en a-t-il des enfans ? Le nom de pere peut-il jamais flatter son cœur ? Non. Il fait des petits, il multiplie le bétail des Blancs ; mais des enfans ! il n'en a point.

Falloit-il vous faire des victimes ? Périssent plutôt toute la race des Negres ! Puissè-t-elle disparaître de la terre & l'esclavage avec elle ! Mais, non, l'esclavage ne disparaîtroit point encore. Votre férocité ne resteroit pas oisive ; vous vous asserviriez les uns les autres.

Puissè donc la race des Noirs se multiplier & s'éclairer ! Puissè-t-elle un jour... Lâches tyrans,

vous pâlisiez, vous baissiez la tête ! Rassurez-vous ; puisse-t-elle un jour, je ne dis pas réduire à la servitude, mais forcer à l'humanité ces Blancs qui l'outragent ! Puisse-t-elle leur apprendre que tous les hommes sont frères ! Voilà mes derniers vœux. Dieu puissant, daigne les exaucer. Bourreau, fais ton métier, mon corps est à toi. Brise la prison de mon ame, qu'elle aille s'unir à son Créateur.

Le but de l'auteur dans ce Discours a été d'exciter les Blancs à l'humanité envers les Noirs. Si l'on ignoroit combien ces Noirs sont capables de zèle, d'attachement & de tendres sentimens lorsqu'ils sont traités en hommes, on citeroit plusieurs traits honorables pour eux. On se contentera d'assurer ici qu'on n'a pas eu dessein de les aigrir contre leurs Maîtres. Ils ne savent pas lire. Et quand ils lisoient ce Discours, ils n'y trouvoient qu'un exemple de soumission & de douceur.



ON trouvera aux mêmes adresses les autres Ouvrages de M. l'Abbé LE MONNIER ;

S A V O I R ,

La Traduction de Térence, avec le Texte Latin à côté, & des Notes critiques, historiques & grammaticales, 3 vol. *in-8°*, grand papier, 7 Figures, de M. Cochin.

Idem, 3 vol. petit *in-8°*, sans Figures.

Idem, 3 vol. petit *in-8°*, sans Figures, & corrigé sur le Texte, à l'usage des jeunes gens.

La Traduction des Satires de Perse, 1 vol. grand *in-8°*, 1 Fig.

Idem, petit *in-8°*, sans Fig.

Fables, Contes & Epitres, 1 vol. *in-8°* ;
1 Fig.

Idem, petit *in-8°*, sans Fig.

4665

17394⁶





